

**Zeitschrift:** La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

**Herausgeber:** Comité central de la Croix-Rouge

**Band:** 23 (1915)

**Heft:** 11

**Artikel:** L'échange des grands-blessés de Constance à Lyon

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-549041>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Tout à coup, l'on entend un bref coup de sifflet:  
 Un flocon blanc, là-bas!... On se serre muet,  
 Et devant cette foule, ô minute poignante,  
 S'avance lentement la machine puissante.  
 Alors, d'un même élan la foule rend hommage  
 Aux soldats mutilés, à leur crâne courage.  
 Un cri, fait de cent cris, monte, en une clameur  
 Telle, qu'elle paraît jaillir d'un même cœur,  
 Vers les héros blessés: « Salut!... Vive la France!  
 Honneur à vous, soldats! Gloire à votre vaillance! »  
 Aux portes des wagons de nombreux infirmiers  
 Reçoivent les paquets que l'on tend par milliers.  
 Eux paraissent contents, du geste remercient,  
 Doucement à la foule empressée ils sourient.  
 Hélas! l'arrêt est court! Déjà le convoi part,  
 Emportant les blessés couchés sur leur brancard.  
 Encore un dernier cri: « Merci! Vive la Suisse!  
 — Adieu!... Vive la France! Et que Dieu vous bénisse! »  
 Ce cri, parti du cœur, dans la brume poursuit  
 Le train qui lentement s'efface dans la nuit.

Charles SALLÈS.

## L'échange des grands-blessés de Constance à Lyon

(Nous trouvons dans le *Bulletin intern. de la Croix-Rouge*, tome 46, l'intéressant récit qu'on va lire)

Madame Bohny, femme de M. le colonel Bohny, médecin-chef de la Croix-Rouge suisse, qui a présidé avec son mari au transport des grands-blessés français et allemands de Constance à Lyon et vice-versa, et qui a accompagné ceux-ci dans leurs voyages avec le plus grand dévouement, a consenti, sur notre demande, à nous remettre les lignes suivantes. Elles racontent, d'une façon beaucoup plus vivante que nous ne saurions le faire, les échanges de grands-blessés qui se sont poursuivis du 2 au 11 mars à travers notre pays. Nous remercions Madame Bohny d'avoir bien voulu nous les communiquer et nous lui laissons la parole:

« En fournissant un rapport sur les transports des grands-blessés, dont j'ai pu me rendre compte en les accompagnant

sans interruption, je voudrais d'abord prévenir le lecteur que je l'ai rédigé d'un point de vue absolument neutre. Ce que je vais raconter, c'est la vérité toute pure de faits vus de mes propres yeux.

« Après un pénible travail, les trains mis à notre disposition par l'administration militaire étaient organisés au point que ceux-ci donnaient une impression de confort et de commodité<sup>1)</sup>. La Croix-Rouge avait complété l'inventaire officiel par des achats considérables et plus que suffisants pour le trajet si extraordinairement long, de Constance à Lyon. Chaque train se

<sup>1)</sup> En mars et en juillet 1915, ces trains ont rapatrié 11,356 militaires, soit 5145 grands-blessés français et 1525 allemands, ainsi que 4686 sanitaires. Un nouvel échange aura lieu sous peu. (*N. de la Réd.*)

composait de deux fourgons, d'un wagon de I<sup>re</sup> classe pour le commandant, les délégués de la Croix-Rouge et les invités; de cinq wagons de II<sup>me</sup> classe destinés à recevoir les légèrement blessés et enfin dix wagons de III<sup>me</sup> classe comme les fournissent les chemins de fer fédéraux pour le transport des blessés devant rester couchés. Ces voitures sont pourvues, des deux côtés longitudinaux, d'une grande porte pour le chargement des brancards; à l'intérieur il n'existe pas de banquettes, mais celles-ci sont remplacées par des sangles auxquelles on suspend 16 brancards en deux étages superposés. Pour nos voyages on remplaça deux brancards par une chaise longue et une table pliante, cela pour le confort des infirmières accompagnant les blessés. Chaque brancard était pourvu d'une paillasse, d'un traversin, de linge propre et d'une couverture en laine. Dans un coin du wagon, une cruche contenant 50 litres d'eau. Deux caisses glissées sous les brancards renfermaient le linge de réserve, tous les ustensiles nécessaires, les bandages pour pansements et les médicaments. En outre, chaque voiture était pourvue d'une table de malade, d'un pliant et d'un escalier pour parvenir aux brancards supérieurs.

« Après avoir été minutieusement examiné par de hauts personnages, notre train quitta la gare de Berne pour Constance le 2 mars. Il était dirigé par un commandant. De plus se trouvaient dans le convoi une surveillante, une infirmière supérieure, 14 infirmières et 17 soldats de la Croix-Rouge.

« A 1 heure, nous arrivons à Constance. La gare était décorée; partout des guirlandes, des drapeaux flottant au vent, des écriteaux patriotiques. A 3 heures, arrive le prince Max de Bade, qui venait pour l'inspection des soldats mutilés, rentrant de l'étranger. A 5 heures, commença le

chargement, par la colonne de la Croix-Rouge de Constance, des invalides français à destination de Lyon. Jusqu'à la gare ils allaient en autos et en voitures de déménagements, à travers une immense foule, attendant, dans un morne silence, le passage des victimes de la guerre. Aveugles, boiteux, manchots, sans jambes se succèdent pêle-mêle. Le passage des béquilles et des jambes artificielles retentit sur les quais de la gare et laisse après lui une triste et inoubliable impression. Sur tous ces visages brille un rayon de joie à la pensée de pouvoir rentrer dans la patrie bien-aimée.

« A 7 heures, toutes les voitures sont pleines; le prince de Bade a assisté au chargement et a donné à plusieurs malheureux une parole d'encouragement. Parmi les invalides en partance se trouvent cinq officiers; l'un d'eux est atteint de la folie des grandeurs et il est enfermé dans un wagon à part avec quatre soldats aliénés aussi. Je parcours tout le train, je m'entretiens avec chacun, et tous ceux à qui j'adresse la parole me répondent que le traitement, dont les internés français ont été l'objet en Allemagne, a été bon, surtout dans les lazarets.

« Une plainte générale est celle qui se fait entendre au sujet du pain noir allemand et le potage aux pommes de terre: ni l'un ni l'autre ne convenait aux gosiers français. A ce sujet, je me permettrai une observation que j'ai faite pendant mes courses en chemin de fer: c'est que chaque Français se réjouissait de manger du pain blanc, chaque Allemand de recevoir le premier morceau de pain noir; ici plainte de la soupe aux pommes de terre, là de la panade, preuve de la puissance de l'habitude.

« A 8 heures précises, le train part et bien vite nous atteignons la première station suisse, où nous prenons avec nous

l'ambassadeur de France qui nous accompagne jusqu'à Berne. A la station attend une foule houleuse qui va et vient sur les quais; ce sera bientôt un accueil triomphal des grands-blessés. Toutes sortes de dons charitables s'élèvent vers les voitures, et vite on continue la course.

« A Winterthour, la foule se compte par milliers, accourus pour saluer les invalides. Les wagons sont littéralement bondés de cadeaux. Je parcours le train avec l'ambassadeur; il distribue généreusement des cigarettes à ses compatriotes, et pour chacun d'eux, il a des paroles de consolation et d'encouragement.

« J'ai bientôt acquis la conviction que tous ces pauvres estropiés ont de bons lits et que, rayonnants de bonheur, ils accueillent les hommages des Suisses, scènes qui se renouvellent à chaque station.

« A Zurich, les quais sont rigoureusement et militairement barrés, il n'y a que les personnes privilégiées auxquelles l'accès est permis.

« On apporte à ces malheureux du chocolat et des sandwiches à la viande et au fromage, que l'on tend dans les wagons. Puis on continue la course.

« Il est donné à peu de pouvoir dormir; quelques-uns se plaignent de leurs douleurs; tous sont surexcités dans l'attente de revoir enfin leur chère patrie.

« Nous voilà à Berne, dont la gare est rigoureusement interdite au public. Personne ne sait bien pourquoi, et à ma question, l'officier de surveillance me répond d'une manière bourrue, sèche et sévère. Même les gardes-malades, qui doivent apporter du linge dans le train, ne sont pas admises, aussi peu que le représentant du bureau de la Croix-Rouge; bref, Mars était jaloux de faire preuve de son empire sur les pauvres humains.

« Fribourg et Lausanne rivalisent dans leur accueil enthousiaste; des gens rayon-

nants de joie envahissent les quais, au mépris de la police. Dans les voitures s'entassent les œuvres palpables de la charité; les soldats ne savent où placer toutes ces preuves d'amour et de dévouement; mais ici il n'y a point d'arrêt et cependant chacun veut faire valoir son droit et exercer la charité, chacun veut faire parvenir ses dons aux malheureux qui passent. A Genève, le quai était de nouveau barré et les représentants de la Croix-Rouge seulement étaient présents. La réception n'en fut pas moins noble et délicate, comme, du reste, c'est la manière genevoise. Chaque blessé reçut des fleurs et un petit paquet; en même temps on faisait circuler dans les voitures du lait et du cacao chauds. Un chœur de jeunes dames exécuta des airs français, à la fin desquels le train se dirigea vers la frontière française.

« Encore une fois je fis la route pour inspecter le train. Comme les blessés devaient compter au nombre des guéris dont quelques-uns seulement éprouvaient encore des douleurs, la tâche du médecin ainsi que les soins des sœurs étaient faciles. Je pus me convaincre que les sœurs remplissaient fidèlement leur devoir, elles s'étaient déjà bien habituées à leurs nouvelles fonctions et la langue étrangère offrait peu de difficultés.

« La bonne humeur des soldats avait été rehaussée par le cordial accueil dont ils avaient été l'objet en Suisse, de même que par la perspective de leur prochaine rentrée dans leurs foyers; enfin j'étais pleine d'admiration pour cette résignation à leur pitoyable sort, que je retrouvais chez tous ces jeunes gens à quelque nation qu'ils appartenissent. Partout je les exhortais au calme; la lumière des voitures fut atténuée, mais les cœurs étaient trop agités et maints d'entre eux ne purent trouver le sommeil nécessaire. A l'aube

du jour nous entrâmes en gare de Bellegarde: la patrie était là, on la touchait; beaucoup la saluèrent les larmes aux yeux. Bientôt le train s'ébranla vers Ambérieu où un long arrêt pour le déjeuner était prévu. Quelques dames de la Croix-Rouge apportèrent dans le train du café chaud avec de la pâtisserie. La réception se borna là. Les grands-blessés se réjouissaient des nombreux cadeaux qu'ils rapportaient de Suisse, ils se proposaient de distribuer à d'autres soldats et à des enfants les coquettes cigarettes et le savoureux chocolat qu'ils avaient reçus dans le pays qu'ils venaient de traverser.

« Nous donnâmes des paniers pleins de cadeaux aux hôpitaux d'Ambérieu et de Lyon, car malgré que nos gens eussent emballé ce qui était en leur pouvoir, l'abondance ne connaissait pas de fin.

« Nous voilà enfin à Lyon. Lentement le train fait son entrée dans la grande halle de la gare; tout est silencieux, pas de foule; sur le quai seulement quelques officiers supérieurs, des médecins militaires, des officiers subalternes, plusieurs dames de la Croix-Rouge et d'autres corporations qui nous saluent de la manière courtoise particulièrement propre aux Français. Le déchargement s'opère tranquillement. Nos gens y prêtent leurs forces de la meilleure volonté du monde; seulement je ne puis comprimer un sentiment de tristesse de me séparer de ces braves jeunes gens que j'ai appris à connaître et à estimer dans l'espace des 18 heures qu'avait duré notre course; j'échangeai avec eux encore maintes poignées de main, maint regard affable et je reçois encore, à l'heure qu'il est, de touchantes preuves de reconnaissance.

« On nous conduisit en automobile à l'hôtel où nous apprenons de nouveau à connaître l'hospitalité bien connue et l'amabilité de nos sympathiques voisins, hos-

pitalité que nous acceptons avec toute notre gratitude.

« Nos sœurs et les gens de notre équipage furent aussi le plus aimablement traités. Puis on me procure l'occasion de visiter les hôpitaux et d'admirer leurs pratiques installations. J'aperçois les blessés allemands et un simple coup d'œil me suffit pour me persuader qu'ils sont entre de bonnes mains, qu'ils sont l'objet de soins affectueux. J'eus en cette occasion la bonne fortune de voir un train-lazaret, que, sous plus d'un rapport, je trouve supérieur au nôtre. A 2 1/2 heures notre train doit de nouveau être prêt pour recevoir nos blessés allemands; ceux-ci nous arrivent en voitures de tramways, lesquelles ont été transformées en voitures d'ambulance pour le transport des malades. On les installe d'une manière rapide et sûre.

« On nous donne aussi deux officiers allemands; un aveugle et un estropié. L'un d'eux raconte comme il a été bien traité à Besançon par des médecins suisses. L'autre, l'aveugle, a été plus cruellement éprouvé, car, pendant le bombardement de Reims, il était couché dans la célèbre cathédrale de cette ville et ne pouvait trop exalter le courage d'un curé français qui, exposant sa propre vie, avait sauvé les blessés allemands de l'église en flammes.

« A 4 heures, nous partons, et, parcourant le train, je m'entretiens avec nos gens qui se réjouissent d'entendre l'allemand, leur langue maternelle.

« Tous louent la manière dont ils ont été soignés à l'hôpital; ils racontent avec bonheur comme les médecins ont été aimables, combien les sœurs ont été affectueuses; en revanche beaucoup se plaignent de la population civile animée d'un esprit hostile.

« Nous franchissons la frontière et nous arrivons bientôt à Genève où un arrêt de

deux heures était prévu. Ici c'est l'enthousiasme, le dévouement et la liberté; les blessés sont reçus avec les charmantes manières dont seuls les Genevois ont le secret; fleurs et cadeaux les plus divers, offerts avec une franche cordialité, amènent comme par enchantement un sourire de bonheur sur les visages de ces malheureux.

« La plupart des dames entendent l'allemand; elles parcourent les wagons, ont pour chaque invalide des paroles d'affection et lui prêtent une oreille amie, lorsque l'un d'eux se plaint de ses misères.

« Comme hier à Winterthour les Français, on reçoit à Genève les Allemands; la Suisse romande, comme la Suisse allemande, ne fait pas de distinction entre les nationalités, quand il s'agit de charité et d'adoucir les misères étrangères. Comme je suis fière de ma Suisse, dont la louange est portée au delà des frontières par des hommes qui ont été réchauffés au feu de l'amour fraternel, après avoir vécu de longs mois en pays ennemis, et qui, sur le sol helvétique, retrouvent de l'amitié et des sympathies. C'est avec de vifs accents de joie que les soldats reçoivent le bock de bière que leur passe une population amie, jouissance dont ils ont été si longtemps privés; sans doute, l'un ou l'autre reporte ses souvenirs sur le bon vin qui lui fut prodigué en France.

« Nous quittons Genève et nos gens commencent à serrer leurs trésors reçus à Genève, la généreuse. C'est touchant d'entendre la même chose dans chaque voiture: « Aujourd'hui nous avons reçu nos étrennes de Noël. »

« La si cordiale réception dont nous fûmes l'objet à Genève se répète à travers la Suisse entière. Même là où le train ne s'arrête pas, les gares, malgré l'heure avancée de la nuit, sont bondées d'êtres

humains agitant leurs mouchoirs et saluant, avec un touchant enthousiasme, les malheureux qui rentrent dans leur pays. On arrive à Constance à 8 heures. Des sons éclatants s'élèvent de toutes les poitrines. Les jeunes filles apportent des fleurs et des rafraîchissements; partout les rires joyeux, partout des visages rayonnants de bonheur comme si c'étaient des hommes frais et pleins de santé rentrant dans leurs foyers. Le prince de Bade se rend dans les wagons, salue chaque invalide, cause avec beaucoup d'entre eux et les félicite de leur retour sous le toit paternel. Au bout d'un court repos, nous reprenons la même tâche, pour refaire le même chemin vers la France avec un nouveau transport de blessés. Des sœurs, des soldats de la Croix-Rouge se relayent après chaque double course. C'est ainsi qu'un nouveau personnel se recrute et se forme à ses fonctions humanitaires.

« Nous apprenons, à notre grand regret, que l'Allemagne ne veut plus livrer d'officiers français. Après de longs pourparlers cependant, on en obtient la permission, et je suis heureuse d'amener à la France ses officiers invalides, qui tous n'aspirent rien tant qu'à regagner leur patrie.

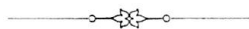
« C'est ainsi que ces voyages de navette durèrent 10 jours consécutifs et absolument sans le moindre incident fâcheux; et les racontars de journaux sur des cas de mort en chemin de fer ne sont heureusement que des élucubrations d'imagination surchauffées, avides de lancer des nouvelles sensationnelles.

« Pour terminer, qu'il me soit permis de raconter un petit épisode:

« Dans une station minuscule, entre Fribourg et Berne, nos deux trains sanitaires vinrent à se croiser. Pendant une minute, ils courent côte à côte. Tout à coup retentirent, on ne sait de quel train,

les exclamations: « Camarades! Kameraden! » Les cris se perdirent dans l'espace tandis que les trains se hâtent vers leur

but. A nous, Suisses, cela a sonné comme une espérance de paix et de réconciliation. »



## Prisonniers de guerre en Serbie

(Suite et fin)

Chaque nationalité est logée à part et possède sa cuisine particulière avec ses cuisiniers choisis parmi les sous-officiers et soldats prisonniers. La caserne dispose d'un abattoir spécial.

Le tout fonctionne selon le principe des coopératives, le commandant serbe tenant à faire acte d'autorité le moins souvent possible.

Chez les Slaves, presque tous officiers de réserve ou de landsturm, je fus reçu de la façon la plus cordiale. Les chambrées présentaient un spectacle très gai. Partout des chansons et des éclats de rire. Les prisonniers s'entretenaient familièrement avec les colonels serbes qui m'accompagnaient. Pour ces hommes qui se battaient par devoir, mais sans conviction, au service d'une cause qui n'était plus la leur, cette captivité est la première étape vers la délivrance. Et quelques-uns échafaudent déjà des rêves d'avenir: un royaume de Bohême indépendant, une Croatie libre, une grande Serbie englobant les terres slaves de la Hongrie. Peu à peu les langues se délient et les regards s'allument. Pour ceux-là la défaite est le commencement de la victoire...

Tout autre est l'accueil chez les Allemands et les Hongrois. Ici la discipline et la hiérarchie ont conservé leurs droits. Immobiles au pied des lits, ils attendent qu'on les interroge. Des amateurs de musique qui s'exerçaient en vue d'un prochain concert restent là, au garde-à-vous, leurs instruments à la main. Quelques phrases banales et polies, et ce fut tout.

Si divisés qu'ils soient par les questions de nationalité, il y a un point pourtant sur lequel tous, Autrichiens, Hongrois, Tchèques et Slováques, sont d'accord. C'est lorsqu'il s'agit de la situation qui leur est faite ici. « Jamais je n'ai eu à me plaindre, me déclara un lieutenant viennois connu cependant pour sa mauvaise tête; le colonel a pour nous des attentions touchantes! » Et, de fait, on se croirait parfois dans une école militaire plutôt que dans un camp d'internement. Tous les soirs, presque, des représentations théâtrales sont organisées. Une salle de lecture improvisée à l'usage des prisonniers reçoit les grands journaux russes et français. On y trouve en outre des romans, des ouvrages de littérature et d'hygiène, les classiques allemands. Un court de tennis est actuellement en construction. Alors que les officiers français et anglais, en Allemagne, sont soumis à une surveillance de tous les instants, les Autrichiens, ici, se promènent librement sur le champ d'exercice de la caserne délimité simplement, de distance en distance, par quelques piquets blancs. Une seule sentinelle, un vieux soldat du troisième ban, dont la consigne est d'écarter les importuns et les curieux.

Au moment de prendre congé, je ne pus m'empêcher d'exprimer au colonel l'admiration que m'inspirait son œuvre: « C'est vrai, c'est vrai, me dit-il, la tâche est épineuse, mais il suffit de savoir s'y prendre. Tenez, lors de l'occupation de Belgrade par les Autrichiens, mes prison-